

L@ lettre tourangelle

Octobre 2021



Psyché ranimée par le baiser de l'Amour. Antonio CANOVA (1757 - 1822).

Edito

par Hélène Girard

L'équipe de Tours dédie cette lettre tourangelle à notre cher collègue Pierre Naveau. Au travers de quelques textes, nous souhaitons lui rendre hommage pour sa précieuse présence dans notre équipe, pour sa façon de transmettre la psychanalyse, avec rigueur et gaieté à la fois, pour son érudition, pour ses talents d'orateur, particulièrement lorsqu'il lisait Claudel ou Joyce, pour son humour, pour son soutien et sa façon si délicate d'insuffler du désir de savoir.

Equipe de Tours : Responsable : Hélène Girard : acf.vlb.tours@gmail.com

Le lundi 20 septembre 2021 s'est tenue une soirée d'étude de l'ECF, avec dix membres de l'ECF, réunis autour de cinq magnifiques textes de Pierre Naveau. Sous le titre « Lire, cerner, écrire », Omaïra Meseguer a bâti la soirée en trois moments, « comme autant de graphes du désir, façon de saisir dans l'après-coup de chaque texte la résonance qui dit le sens du texte mais aussi quelque chose de l'auteur »^[1]. Nous avons construit cette lettre autour de cette soirée mais également avec les contributions de plusieurs collègues de Tours, afin de faire raisonner ce qui nous a marqués dans le travail de transmission du psychanalyste et plus encore dans le style de l'auteur.

Vous pourrez également lire l'actualité, avec un écho du Séminaire clinique de rentrée du 24 septembre 2021 avec Aurélie Pfauwadel, ainsi que du côté de la littérature avec le retour sur le livre de Catherine Millot et un roman graphique sur Anaïs Nin.

^[1] Laurent Dupont, en introduction de la soirée de l'ECF le 20 septembre 2021.

Pierre Naveau: « Une éthique de la rencontre » [1]

par Solenne Daniel

La belle soirée d'hommage rendu par l'ECF à Pierre Naveau était organisée autour de ses magnifiques textes, à l'invitation d'Omaïra Meseguer, bien décidée à nous faire entendre la musicalité de la voix de Pierre Naveau. Son style, son érudition, son goût pour la lecture, l'écriture, le théâtre ont été formidablement décrits, avec émotion et enseignement par tous ses collègues et amis.

Le point que j'avais envie de transmettre ici est son goût pour l'analyse qui s'entend tout au long de cette soirée. En effet, ma rencontre avec Pierre Naveau se fit lors d'une présentation de malade à laquelle j'assistai à Tours, c'est donc par le fin clinicien que je rencontrai son énonciation. Je découvris la délicatesse qu'il mettait à débusquer ce qu'il nommait « les coups de force du contingent ». ^[2] Je vous relate ici un court extrait qu'Omaïra Meseguer nous a proposé lors d'un échange entre Pierre Naveau et un jeune enfant d'un hôpital de jour :

- « Que fait ta mère à la maison ?
- Je ne sais pas.
- Est ce qu'elle parle avec toi ta maman ?
- Non.
- Alors qui parle avec toi ?
- Toi. »

Dans cet échange intense, est mis en exergue une écoute précise, le goût du mot, le goût du détail. Ce qui se spécifie de la pratique analytique lacanienne, c'est une écoute, certes, mais pas sans interprétation ^[3]. La réponse de Pierre Naveau fait acte : « Oui, je parle avec toi ».

Nous entendons ici la solidité éthique de Pierre Naveau pour faire résonner le mot, et aussi la capacité à faire entendre l'équivoque. Un autre exemple clinique cité par Eric Zuliani où une patiente de la présentation de malade lui avait dit : « Je m'ouvre les bras ». En restituant dans le contexte de l'entretien mené avec cette patiente, il fit entendre avec toute la délicatesse dont il faisait usage, cette tentative, que cette femme avait, de s'accueillir elle-même : « Je m'ouvre les bras ». Il peaufine ici les modalités symptomatiques en donnant un coup de pouce aux énoncés pour faire entendre un autre sens. Ce qui est

frappant, c'est la manière dont il s'en tient à la lettre : « Pour que la voix du sujet puisse être entendue et que le symptôme arrive à se dire ». [4] Il précise dans le même ouvrage : « Il suffit quelquefois d'un rien, pour que l'histoire d'un sujet soit modifiée. Que le lien se noue et se dénoue, cela peut tenir à presque rien, à un mot ou une phrase. Un mot n'a pas été prononcé à un moment où il aurait dû l'être, ou au contraire un mot de trop a été lâché. Une phrase malheureuse a pu être dite et a blessé, une parole, un propos a été entendu de travers, un reproche a été mal pris, un rire mal à propos a surpris, un silence a gêné, une conversation a mal tourné. Cette liste énumère par le menu détail ce qui fait de nous des *parlêtres*, des corps frappés par la langue ». [5] C'est cette frappe que Pierre Naveau cherchait à cerner. Pierre Naveau a été décrit par tous comme un amoureux de la langue de Lacan, de Beckett, de Joyce mais aussi de la langue des patients qu'il rencontrait. Continuons de lire sa langue, continuons d'entendre ses écrits.

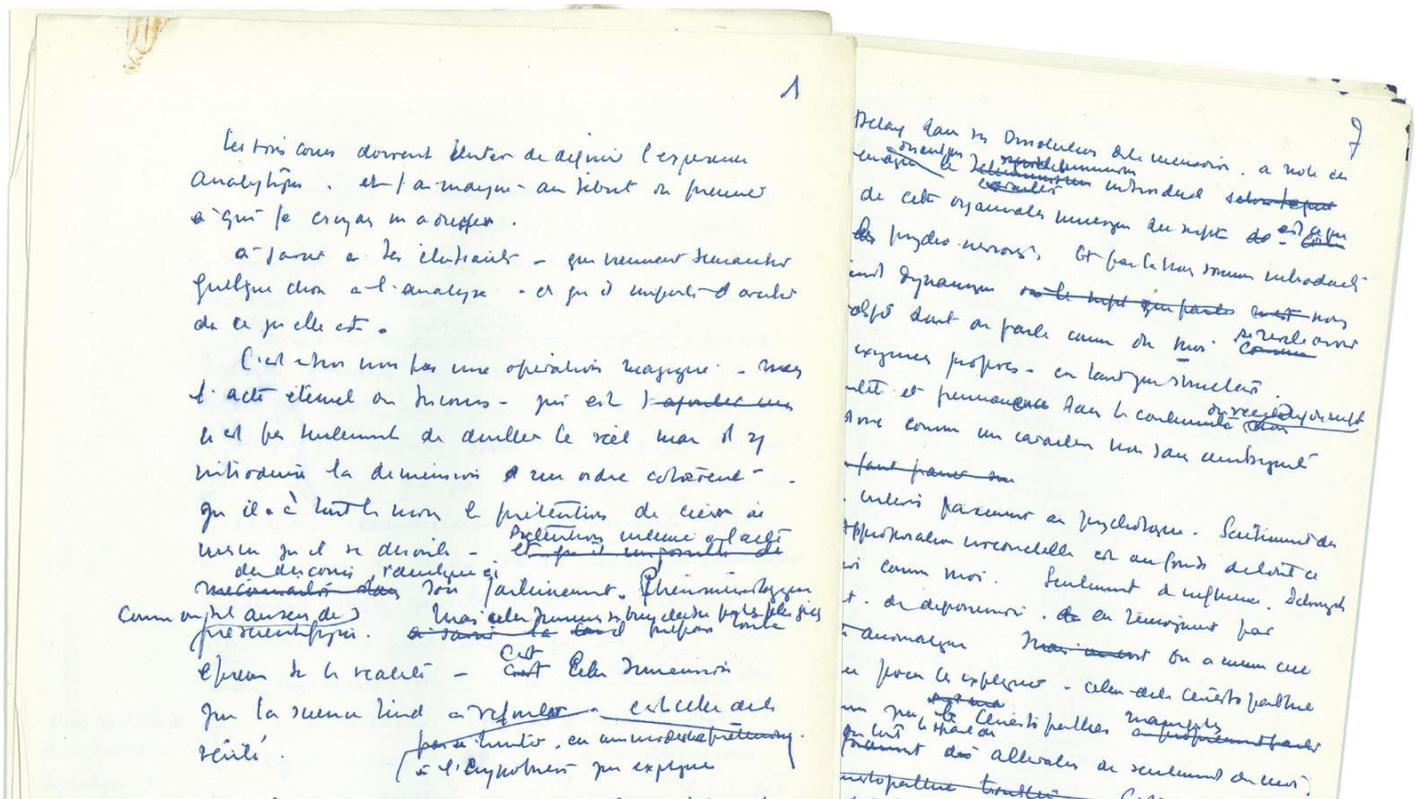
[1] Naveau P., *Ce qui de la rencontre s'écrit*, Etudes lacaniennes, Paris, Ed. Michèle, 2014.

[2] *Ibid.*

[3] Titre de la revue *La Cause du désir*, n° 108, 2021.

[4] Naveau P., *Les psychoses et le lien social, le nœud défait*, 2004, Broché.

[5] *Ibid.*



Brouillon autographe de Jacques Lacan pour sa préface aux Œuvres complètes du marquis de Sade, rédigé en 1962

Un savoir nouveau : quand le dit atteint à l'inédit

par Hélène Girard

Lors de la rentrée du Séminaire clinique de Touraine le 24 septembre, nous avons rendu hommage à Pierre Naveau en rappelant son engagement pour la psychanalyse lacanienne et sa capacité à transmettre une éthique, qui peut servir de boussole. Dans son magnifique texte « le risque d'enseigner »^[1], Pierre Naveau, en s'appuyant sur Lacan, articule l'enseignement de la psychanalyse à l'acte du psychanalyste. Ainsi, « l'enseignement (dit-il) prend sa source dans l'acte, c'est-à-dire dans un saut toujours à accomplir. (...) C'est donc bien à ses risques et périls que, si cela arrive, l'on prend la position d'enseignant »^[2]. Si Pierre Naveau parle de risque, c'est qu'il y a danger à enseigner, danger « si le dit est ravalé au rang de la redite, le style psychanalytique en vient à verser dans le style universitaire. (...) J'atteins à un enseignement digne de ce nom, si j'avance quelque chose de nouveau, quelque chose qui met en cause l'acte de l'analyste, c'est-à-dire l'évocation, par lui, du courage qu'il y a à dire ce qui ne peut pas se dire. »^[3]

Le courage de s'avancer à dire quelque chose d'inédit, voilà ce à quoi Pierre Naveau nous a conviés durant toutes ces années à Paris et à Tours.

La soirée d'hommage de l'ECF était bouleversante car nous y avons, d'une certaine manière, entendu « notre cher Pierre Naveau »^[4], preuve vivante qu'au travers d'un écrit, quelque chose de l'auteur s'y dépose, dépôt du corps dans l'écriture « pour dire le poème qu'est celui qui écrit »^[5].

La soirée fut dense, aussi il ne s'agit pas ici de tout reprendre mais plutôt de chercher à épingle le vif d'un propos ou d'une formule, pour faire saisir en quoi la lecture de Pierre Naveau est si réjouissante. Je m'attarderai pour cela sur la première partie de la soirée, intitulée « Les femmes et le savoir ».

Dans son magnifique texte « Que sait une femme? »^[6], P. Naveau s'engage dans la lecture du Séminaire de Lacan pour saisir le féminin. Il nous embarque dans une traversée allant du *Séminaire X* au *Séminaire XX*, avec un titre phare, comme une boussole pointant vers la logique lacanienne. On saisit dès lors que là où Freud se demande « Que veut une femme? », Lacan sort de l'impasse en questionnant ce qu'elle sait, c'est-à-dire qu'il nous amène à passer du désir à la jouissance, avec finalement cette réponse: « une femme veut ce dont elle ne sait rien »^[7]. Façon délicate de souligner que c'est de la jouissance que la femme ne sait rien. P. Naveau met en lumière, la façon dont l'enjeu se déplace, dans la partie qui se joue entre l'homme et la femme. Ainsi, de l'angoisse au savoir, du manque au trou, l'enjeu se situe dans le rapport à la jouissance féminine et non plus à la castration^[8]. La thèse de P. Naveau dans sa lecture, une fois acquis qu'il y a une jouissance de la femme qui fait trou dans le savoir, la thèse c'est de soutenir que « Lacan ne s'avance à parler de la jouissance féminine que dans la mesure où elle fait surgir une interrogation concernant le rapport du savoir et de la jouissance »^[9]. À partir de là, c'est la notion de courage qui est abordée, courage que l'on mesure à la façon dont le sujet fait face à une menace, à une perte, qu'il peut ressentir quand il porte sa question au joint de la jouissance et du savoir.

Le second texte de la rubrique « Les femmes et le savoir » apporte encore du nouveau, avec un titre contagieux « L'art de la joie »^[10], emprunté au roman de l'italienne Goliarda Sapienza. Catherine Lazarus Matet fait l'hypothèse que P. Naveau a retenu la force de vie trouvée dans ce qui a pu s'écrire pour cette femme, auteure, qui s'est donnée à son œuvre et qui ne sera publiée qu'après sa mort. Ce

texte est jouissif car P. Naveau interroge le rapport entre la parole et le savoir, notamment à partir de la position de ces femmes, qui, prisonnières de l'imbroglia des liens existant entre ce que l'on n'ose pas dire (ou se dire) et ce que l'on se refuse à savoir (ou à s'avouer, dirait Michel Foucault), ont choisi de vivre l'expérience d'une analyse. Il compare cet « art » au moment où, dans une analyse, un savoir nouveau est obtenu, produisant un effet de surprise qui s'oppose à la répétition. On en déduit que c'est la trouvaille qui provoque une telle « joie ». Pour la cerner, P. Naveau aborde la question sous l'angle du savoir, et plus précisément par le biais du rapport que les femmes entretiennent au savoir. Le témoignage de ces femmes montre qu'il y a une rupture entre la parole et le savoir, comme une faille, du fait même qu'on ne sait pas ce qu'on dit. P. Naveau évoque une déchirure, une disjonction qui renvoie le sujet à sa solitude fondamentale. Et cela, non sans une certaine joie. Un pas est ainsi franchi à partir du moment où, apprenant quelque chose de nouveau, une femme en analyse ose se situer au joint même du point de rupture entre la parole et le savoir et où, tout à coup, se dit alors ce qui ne se sait pas. P. Naveau a cette superbe phrase : « Il y a là un pays inconnu qui reste encore à explorer, où l'art de la trouvaille se révèle, en fin de compte, être un art de la joie »^[11]. Comment mieux dire le passage d'une certaine tristesse à une façon d'en arriver à une relation plutôt joyeuse à un savoir à découvrir. L'art de la joie est à comprendre comme la possibilité de l'écriture qui dégage le sujet de la solitude du parlêtre, écriture qui vient contrer la passion triste de l'ignorance. Pour cela, encore faut-il le soutien d'un analyste qui sache entendre.

Difficile de conclure, impossible même car rien ici n'est à conclure, « coudre des bouts sans clore l'ouvrage »^[12], voilà ce que Pierre Naveau nous a transmis. Pierre Naveau, amoureux de la langue, nous a fait aimer la sienne et celle de Lacan. Et cela restera....

^[1] Naveau P., « Le risque d'enseigner », in *Qui sont vos psychanalystes?*, s/dir de J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2002, p. 415-420.

^[2] *Ibid*, p. 416.

^[3] *Ibid*, p. 416.

^[4] Expression touchante de Dominique Miller lors de la soirée du 20 septembre 2021 de l'ECF.

^[5] Formule de Laurent Dupont en introduction à la soirée de l'ECF.

^[6] Naveau P., « Que sait une femme? », *La Cause du désir*, n° 81, février 2012, p. 27-30.

^[7] *Ibid*, p. 27.

^[8] Commentaire de Marie-Hélène Roch lors de la soirée du 20/09/21.

^[9] *op. cit.*, p. 29.

^[10] Naveau P., « Les femmes et le savoir, L'Arte della Gioia », blog préparatoire aux J49 de l'ECF.

^[11] *Ibid*

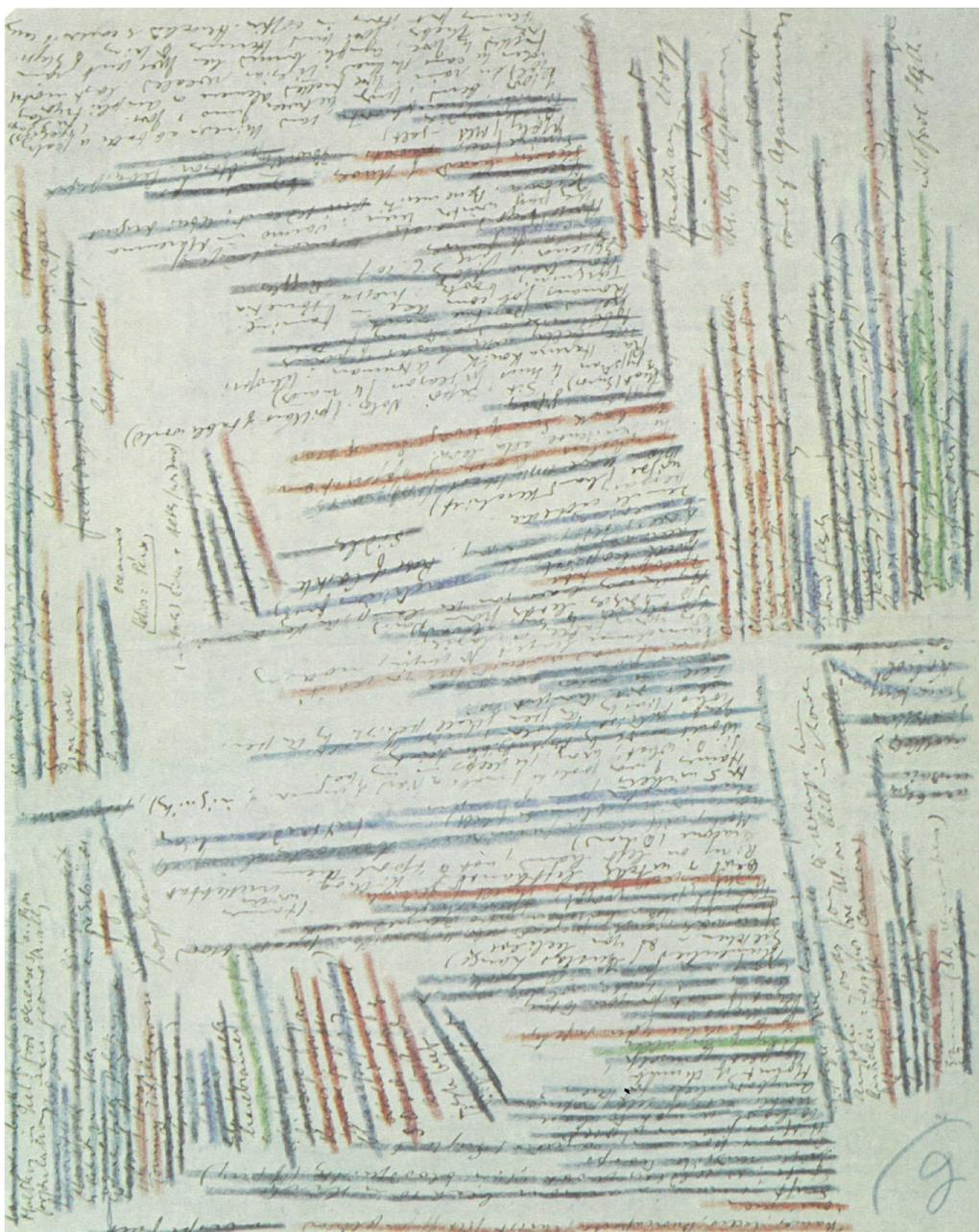
^[12] Catherine Lazarus-Matet, lors de la soirée du 20/09/21 de l'ECF.

Hommage à Pierre Naveau

par Marine Prudhomme

Le style de Pierre Naveau évoque, ce que j'appellerai, la dignité du dire. Il rendait digne aussi bien la vignette d'un clinicien que la lecture d'un classique de la littérature ou encore la parole d'un petit sujet psychotique, débusquant non sans humour l'inédit d'une parole, d'un écrit.

Je garderai en mémoire son fou rire contagieux lors de sa lecture de la cuisson des rognons de Molly et Léopold Bloom dans *Ulysse* de James Joyce. Pierre Naveau nous aura contaminés par sa joie, sa joie du savoir, incarnant le "Tu peux savoir" lacanien. Il nous aura donné envie de lire au-delà de Lacan : Joyce, Rabelais, Sapienza et bien d'autres encore. Et du "Tu peux savoir" au "Tu peux lire", Pierre Naveau continuera à nous inviter à un "Tu peux écrire".



James Joyce. Carnet préparatoire de *Finnegans Wake* connu sous le nom de *Scribbledehobble*

Panurge ou le comique de la lâcheté

par Jocelyne Haffner

« Le rire est dans la langue qu'on invente, c'est-à-dire dans la langue que l'on parle, mais à condition qu'on lui donne le coup de pouce de l'invention. » Pierre Naveau [1]

L'émouvante soirée d'hommage à Pierre Naveau [2] a été pour nous l'occasion de nous rappeler ce qu'il a apporté à la psychanalyse lacanienne et à chacun de ceux qui ont rencontré son travail, au fil de ses livres et de ses conférences.

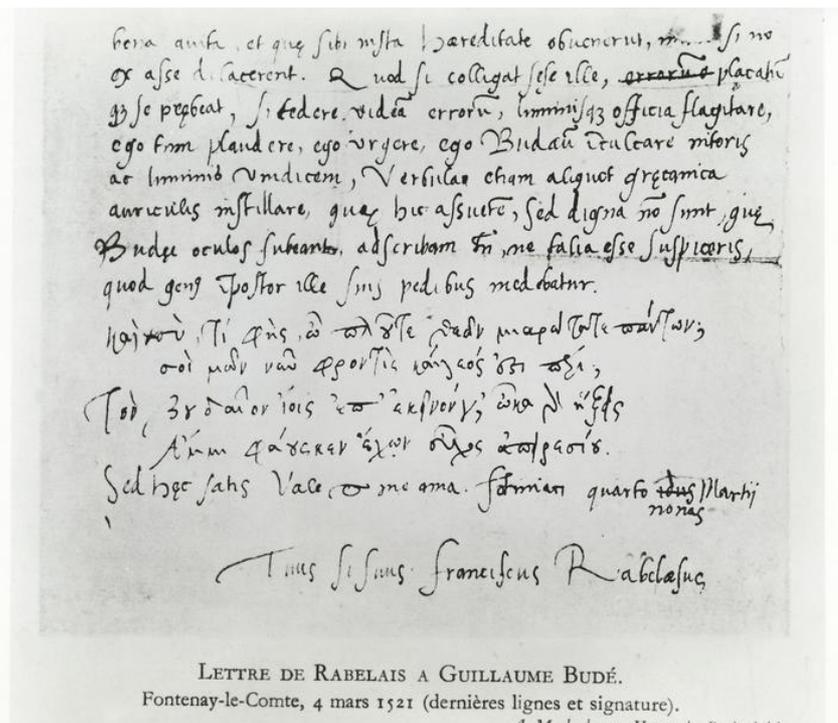
Comme l'ont évoqué les intervenants, Pierre Naveau était un lecteur de grands écrivains, lui-même auteur subtil et exigeant, à qui l'humour ne faisait pas défaut. Ainsi en témoignait son intervention au colloque organisé par l'ACF en VLB en novembre 2017 à Tours. : « La psychanalyse à la lumière du gai savoir ».

« Qu'a inventé Rabelais, en effet ? » se demande Pierre Naveau dans sa conférence. Le titre annonçait la réponse : « L'invention d'un symptôme », « un nouveau symptôme – le symptôme de la monstruosité d'un excès de jouissance (...) ». Dans la littérature, Rabelais fut un événement, « un événement de langue – l'événement d'une langue vivante et joyeuse. »

Du pays de Chinon et de la langue de Rabelais surgirent des géants, dont les aventures humanistes et cocasses continuent de nous réjouir, et de nous faire écrire. Ainsi en est-il de Panurge, compagnon de Pantagruel, Panurge « le rusé, le fourbe, (...) le bavard invétéré, l'incompréhensible » qui ne sait pas « ce que sait une femme »^[3], auquel P. Naveau consacre un moment important de son intervention.

Panurge souffre de ne pouvoir se décider à se marier. Mille questions le taraudent : incompréhensible d'abord à lui-même, il ignore comment il pourrait aborder une dame. Se moquant de l'amour courtois, Rabelais en fait un goujat : « Panurge veut toucher de la chair », écrit-il. P. Naveau le souligne : Panurge n'est pas un amant, seule la pulsion le pousse à agir : « Loin de lui l'idée de faire la cour à la dame en question et de prendre le temps qu'il faut pour la séduire. La pudeur n'est pas de mise. » Repoussé, menacé par la dame que son manque d'égards offense, « Panurge qui est avant tout un couard s'enfuit. » Suivent injures et outrages que Rabelais décrit « avec une sorte de cruelle insistance ». [4]

Panurge cependant « grille d'être marié » et, ne sachant comment s'y prendre, il va consulter Pantagruel afin de sortir du dilemme qui l'immobilise. En sortir indemne, pourrait-on dire puisque le pauvre



LETTRE DE RABELAIS A GUILLAUME BUDÉ.
Fontenay-le-Comte, 4 mars 1521 (dernières lignes et signature).

A. M. le baron Henri de Béchamp

Panurge ne tirera rien des sages conseils de Pantagruel. Ni la lecture de Virgile, ni l'analyse de ses rêves, ni la consultation d'une sybille ne le soulagent de sa grande perplexité. Poète, astrologue, théologien, fou et médecin ne lui permettront pas de comprendre quelque chose à son tourment. Il n'y entend rien. Il finira par reconnaître : « Je suis fou », ajoutant « tout le monde est fou... », et devançant le « Tout le monde est fou, c'est-à-dire délirant » de J. Lacan ^[5], ainsi que le rappelle P. Naveau.

Panurge se révèle donc inapte à la rencontre. Il manque de courage, du courage de la parole, du courage qu'il faut pour rencontrer l'Autre sexe ^[6]. « La rencontre exige que l'on en passe par la parole, par le désir de l'Autre, par le signe de l'Autre. Un partenaire se constitue alors, ne serait-ce que parce que l'autre avec qui vous parlez vous entend. » ^[7]

Panurge, redoutant l'imprévu, empêtré dans son symptôme, fut pour le bonheur et l'entendement des lecteurs de Rabelais, une figure de la masculinité dont le comique reste entier.

^[1] Naveau P., "L'invention d'un symptôme", Bulletin de l'ACF en VLB, Accès à la psychanalyse : *La psychanalyse à la lumière du gai savoir*, numéro spécial, novembre 2017.

^[2] Soirée d'hommage à Pierre Naveau, organisée par l'Ecole de la Cause freudienne le 20 septembre 2021.

^[3] Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, p. 79.

^[4] Naveau P., "L'invention d'un symptôme", p. 60.

^[5] Lacan J., « Lacan à Vincennes », *Ornicar ?*, n° 17-18, 1979, p. 278.

^[6] Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, chap. VII, cité par P. Naveau dans son livre : *Ce qui de la rencontre s'écrit*, Paris, Editions Michèle, 2014, p. 149.

^[7] Naveau P., *ibid.*, p. 78.

Un peu profond ruisseau ... de Catherine Millot ^[1]

par Valérie Binard

« La mort n'a jamais tenu une grande place dans ma vie consciente. Je n'y pense guère et m'en préoccupe encore moins. Mourir au dernier moment, comme disait Céline, avec le courage et la dignité que j'ai vus aux bêtes, avec leur simplicité, voilà ce que je souhaite. A l'adolescence, alors que je ne m'en souciais pas davantage, il m'arrivait toutefois de me réveiller en sursaut la nuit avec la pensée qu'il allait falloir mourir un jour. Une solitude sans appel, comme au seuil d'une mort imminente, m'assaillait. Puis ces réveils disparurent. Plus tard, je m'intéressai aux philosophies antiques qui tiennent la mort pour rien, auxquelles faisait écho ce vers de Mallarmé : « Un peu profond ruisseau calomnié la mort. » Pourtant elle occupe une large place, souvent à mon insu, dans ce que j'écris . J'ai récemment failli mourir du coronavirus. »

C'est ainsi que commence le dernier livre *Un peu profond ruisseau ...* de l'écrivaine et psychanalyste Catherine Millot qui nous fait le récit de cette expérience du réel qu'elle a traversée, en tombant malade du coronavirus.

Hospitalisée en urgence à l'hôpital Cochin, elle s'est retrouvée en service de réanimation, dans une exposition si totale à la maladie et à la mort, qu'elle s'est sentie « reliée au vaste monde et à une humanité en péril », étrangement sereine au cœur de la nuit et éprouvant comme une sorte de consentement à la mort. « Avais-je encore vraiment envie de vivre ? écrit-elle. La pensée me vint que je n'avais jamais adhéré sans réserve à la vie ».

Les mots réanimation, intubation, coma artificiel ont été énoncés et pourtant Catherine Millot, qui s'en était remise aux mains des soignants, n'a pas été angoissée par la mort : c'est une force qu'elle semblait avoir reçu de la lecture des textes mystiques sur lesquels elle a écrit dans son beau livre *Les abîmes ordinaires*.

La mort serait comme « un peu profond ruisseau » que Catherine Millot n'a pas eu peur de traverser. Elle cite un vers de Mallarmé, tiré du poème *Le tombeau de Verlaine* : « Un peu profond ruisseau calomnié la mort ». C'est comme si la mort n'était pas le Styx infranchissable, le fleuve de l'Enfer : il est démythifié et devient un petit ruisseau qui traverse les champs. Il s'agit de sa propre mort et non celle des êtres chers qui, elle, nous mutile et nous fait véritablement éprouver le réel de la mort.

Ses forces vitales étaient si altérées que « la tâche de vivre exigeait alors un effort épuisant ». Tout au long de son hospitalisation, Catherine Millot écrit avoir ressenti de la gratitude pour le réconfort apporté par l'équipe soignante, ses proches et les livres qu'elle pouvait encore lire : « Je m'étais apparemment décidée à sacrifier au dur désir de durer et à faire mon possible, moi aussi, pour me donner des chances de survivre, puisque tout, ici, m'en donnait l'exemple. » Elle a refusé un traitement, « pariant sur ses propres ressources ».

Après de longues semaines d'hospitalisation et de rééducation, elle allait guérir de cette « aventure » sous le signe du Réel, découvrant en elle « une force de vie au sein de la faiblesse même ».

Cette épreuve si intense de la maladie et la vitalité retrouvée ont permis à l'auteure de reprendre le fil rouge qui reliait tous ses livres « à son insu », celui de la mort et de la renaissance, de la condamnation et de la grâce. Ce fil allait la ramener aux premiers jours de sa vie où « les paroles qui entourent la naissance d'un enfant ont un poids destinal ». Elle a mesuré les effets qu'une parole initiale, tenue au berceau, a eu inconsciemment tout au long de sa vie, comme la clef de l'énigme d'une obscure condamnation à mort » ressentie à plusieurs reprises dans son existence. Comme dans un témoignage de passe, une logique s'est dessinée et le franchissement de cette épreuve du coronavirus éclairait d'autres franchissements où elle avait « failli mourir ».

La grande faiblesse dans laquelle l'écrivaine s'est retrouvée, a résonné avec l'état de dénuement de sa mère centenaire et son étrange pulsion de vie, « sa mystérieuse volonté de vivre ». Le récit glisse sur le thème de la relation forte et parfois douloureuse à sa mère qui, par imprudence, l'exposa enfant à une grave maladie, la tuberculose. Elle n'a éprouvé cependant ni rancœur, ni grief mais de l'affection, malgré la haine et l'agressivité que lui faisait subir parfois cette mère grabataire et sénile. « J'oubliais facilement », écrit-elle.

Catherine Millot a renoué avec son désir d'écriture qui s'était tari depuis quelques années pour déchiffrer une énigme, dans un travail au plus près du travail analytique.

Dans ce voyage de l'écriture, parmi tous ses compagnons de route qui l'ont nourrie et secourue, elle a invité Michaux, Beckett et bien sûr Lacan dont elle nous a fait entendre la voix.

Elle a noué avec délicatesse l'expérience intime, la psychanalyse, la littérature et la philosophie dans un livre empreint de douceur, de sérénité et d'une forme de dépouillement.

C'est un beau récit qui touche juste et témoigne de l'intrication énigmatique des pulsions de mort et des pulsions de vie. « Le courage et l'endurance, écrit-elle, sont des noms de la pulsion de vie ».

Lire Catherine Millot, c'est pour ses lecteurs rencontrer une voix amie, qui « en explorant les gouffres avec le fil de sa plume », donne des clefs, en nous confrontant à la mort et à notre désir de vivre au plus intime de soi.

La division en vers que j'ai adoptée, fondée sur les reprises de la respiration et d'inspiration pour ainsi dire la phrase en unités non pas logiques, mais émotives, facilite à mon avis l'étude de l'acte. Quand on prête l'oreille à quelqu'un qui parle, on entend qu'à un point variable

Manuscrit de Paul Claudel, revue de l'Œuvre

À Pierre Naveau

La lecture de ce récit, commencée peu de temps après que Pierre Naveau nous a quittés, a résonné de façon particulière.

A Tours, ces dernières années, nous avons été témoins de son courage, de son endurance, qui sont « des noms de la pulsion de vie » et de son désir de savoir toujours à l'œuvre, lors des Séminaires de Laure Naveau ou des séminaires cliniques.

Dans l'introduction de son livre *Ce qui de la rencontre s'écrit*, Pierre Naveau a noté : « Il y a eu, pour moi, une vraie rencontre avec le discours de Lacan, soutenu par sa voix. Ce recueil d'essais, d'études ponctuelles en témoigne. » Dans sa conclusion, il s'est posé la question : « Ai-je écrit, par le biais de ce recueil d'études, une lettre d'amour qui s'adresserait à Lacan ? En tout cas, animé par une sorte de passion du déchiffrement, qu'ai-je cherché ? Le chemin, me semble-t-il, d'une subjectivation éclairée du texte même de Lacan... »

Pierre Naveau, amoureux de la langue, a noué intimement clinique et théorie de la psychanalyse lacanienne, tout en se reportant à de grands textes de la littérature, de la poésie et du théâtre.

« Ce que dit Lacan, écrit-il, c'est que, si j'aime, je veux savoir. Et en particulier, je veux savoir ce qu'il est en train d'advenir de la rencontre. Mais, si je veux savoir, cela veut dire que j'en parle. L'amour met en jeu le parlêtre, c'est-à-dire l'être qui, au sens de Spinoza, est affecté par la parole. C'est alors plutôt de la joie (laetitia) que l'on éprouve à faire entendre sa voix. »

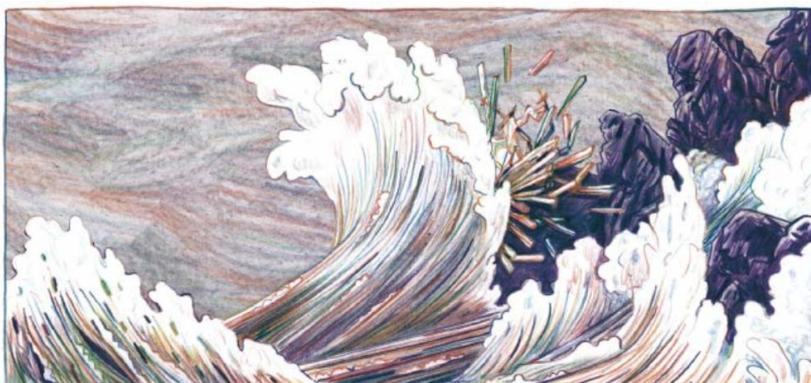
A la fin de son ouvrage, Pierre Naveau a cité un passage de la pièce de Paul Claudel *Partage de midi*. Il s'agit du magnifique dialogue de l'impossible rencontre entre Ysé, la femme amoureuse, « Mesa, je suis Ysé, c'est moi. » et Mesa, l'homme solitaire qu'elle veut « réveiller ». Celui-ci refuse la rencontre : « Pourquoi venez-vous me rechercher ? Pourquoi venez-vous me déranger ? ». Ysé lui répond : « C'est pour cela que les femmes sont faites. » Pierre Naveau commente cette parole d'Ysé : « Une telle phrase - qu'une femme est faite pour déranger un homme - pourrait se chanter ». Le gai savoir que Pierre Naveau nous a transmis dans ses conférences, ses ouvrages et ses nombreux articles, ne cessera pas de nous accompagner et de faire encore enseignement.

[1] Millot Catherine, *Un peu profond ruisseau...*, L'infini, Gallimard, 2021.

Que sait la femme Anaïs Nin ?

par Anne-Laure Maratray

La couverture annonce la couleur : Anaïs Nin a plusieurs visages. La bande dessinée de Léonie Bischoff ^[1], à la lumière du texte de Pierre Naveau « Que sait une femme ? » ^[2], acquiert des couleurs plus subtiles. Si la vie d'Anaïs Nin est à elle seule un roman, Léonie Bischoff s'est concentrée principalement sur l'éclosion de cette artiste singulière,



tout en mettant en lumière cette femme aux multiples facettes. « J'ai l'air tranquille et solide mais bien peu savent combien de femmes il y a en moi ». Au début, elle tient les apparences d'une jeune femme simple. Il apparaît que son jeune époux banquier sacrifie son aspiration à devenir poète pour faire vivre la famille, dévoué qu'il est au désir de sa femme : « Tu dois être artiste pour nous deux ! ». De son côté, Anaïs écrit son journal, il est sa drogue, son compagnon, son double, celui qui lui permet d'explorer la complexité de ses sentiments et la richesse de sa sensualité. La complexité de cette femme éclate lors de sa rencontre avec Henry Miller, qui sera en quelque sorte le révélateur d'Anaïs, tout comme elle sera en retour un révélateur.

Henry Miller est loin d'être son seul amant, et la bande dessinée laisse apparaître en filigrane toute la question de la jouissance, du désir et du fantasme chez Anaïs : « Je suis le miroir des désirs des hommes. Et les personnages que j'incarne pour eux allument le feu de leur créativité. » Pour reprendre les propos de Pierre Naveau, la tentation qui traverse la femme - « Elle se tente en tentant l'Autre » ^[3] - montre que ce qui l'intéresse, c'est le désir de l'Autre. Son attente soutient la tentation. Le véritable partenaire de l'homme est ainsi la castration, tandis que celui de la femme est ce qui constitue, chez l'Autre, le désir.

Mais qu'est-ce qu'une femme aime en un homme ? Anaïs Nin, elle, est amoureuse en premier lieu de l'esprit. Il est aussi question du poly-amours car elle ne veut pas délaisser son mari et encore moins le laisser. Elle veut lui être « fidèle » sans pour autant s'interdire d'autres relations. À cette question de ce qu'une femme aime en un homme, Pierre Naveau déploie la lecture de la théorie de Lacan. « Quand une femme aime, c'est l'âme de son partenaire qu'elle aime. Elle est, dit Lacan, une âmeuse. Moyennant quoi la femme se retrouve captive de l'âme de l'homme. Prisonnière, dès lors, du fantasme de l'homme, c'est-à-dire de son délire à lui, elle n'en sort pas, remarque Lacan. » ^[4]

^[1] Bischoff L., *Anaïs Nin. Sur la mer des mensonges*, éd. Casterman 2020.

^[2] Naveau P., « Que sait une femme? », *La Cause du désir*, n° 81, février 2012, p. 27- 30.

^[3] Lacan J., *Le Séminaire, livre X, L'angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 221.

^[4] Naveau P., *op. cit.*, p. 29.

Echo de la conférence « Masculinités, virilité et norme mâle » d'Aurélie Pfauwadel du 24 septembre 2021

par Annie Berton

C'est dans la perspective des 51èmes Journées organisées par l'ECF les 20 et 21 Novembre 2021, intitulées « Norme mâle », que l'ACF en VLB a invité Aurélie Pfauwadel pour aborder ce thème.

Aurélie Pfauwadel a éclairci les trois notions « Masculinités, virilité et norme mâle » au cours d'une conférence passionnante.

Elle nous a rappelé que c'était à partir de cette nouvelle discipline, les « men's studies », que de « nouvelles masculinités » étaient revendiquées, comme le prône l'historien et philosophe Ivan Jablonka, excluant toute référence à une « norme mâle » valable pour tous.

Elle pointe le fait que l'expression « norme mâle » comporte une contradiction entre les termes : « norme », qui renvoie au symbolique et à la culture et, « mâle », à la nature en l'opposant à « femelle ». On entend aussi dans « la norme mâle » l'équivoque avec « normal ». La normalité n'est pas l'objectif de l'approche psychanalytique d'orientation lacanienne, qui porte son attention sur « l'authentique subjectivation du sexe ». Aurélie Pfauwadel nous fait la démonstration que « l'objectivation du sexe » demande d'en passer par la castration, soit par un consentement à une perte. Ce sont les symptômes névrotiques adossés à un fantasme inconscient, qui font consister la norme mâle, dite phallique. A. Pfauwadel illustre cette indication de Lacan, du texte « L'Étourdit », par des exemples de sa clinique, notamment le cas d'une patiente hystérique, qui prend son père pour un petit garçon, idéalise l'Autre femme, pour ne pas se situer du côté femme du tableau de la sexualité mais du côté homme.

L'occasion pour A. Pfauwadel de se référer à J.A. Miller concernant la virilité : « Tout fantasme est fantasme de virilité », car il cherche à combler la castration par l'objet petit *a*. Et de montrer par des témoignages d'Analystes de l'École que l'analyse permet de déconsister cette norme mâle pour faire advenir sa singularité et « dire oui à sa féminité ». Car les identifications sont toujours masculines et « servent de défenses contre la jouissance féminine » qui est innommable, et sujette à la haine comme altérité.

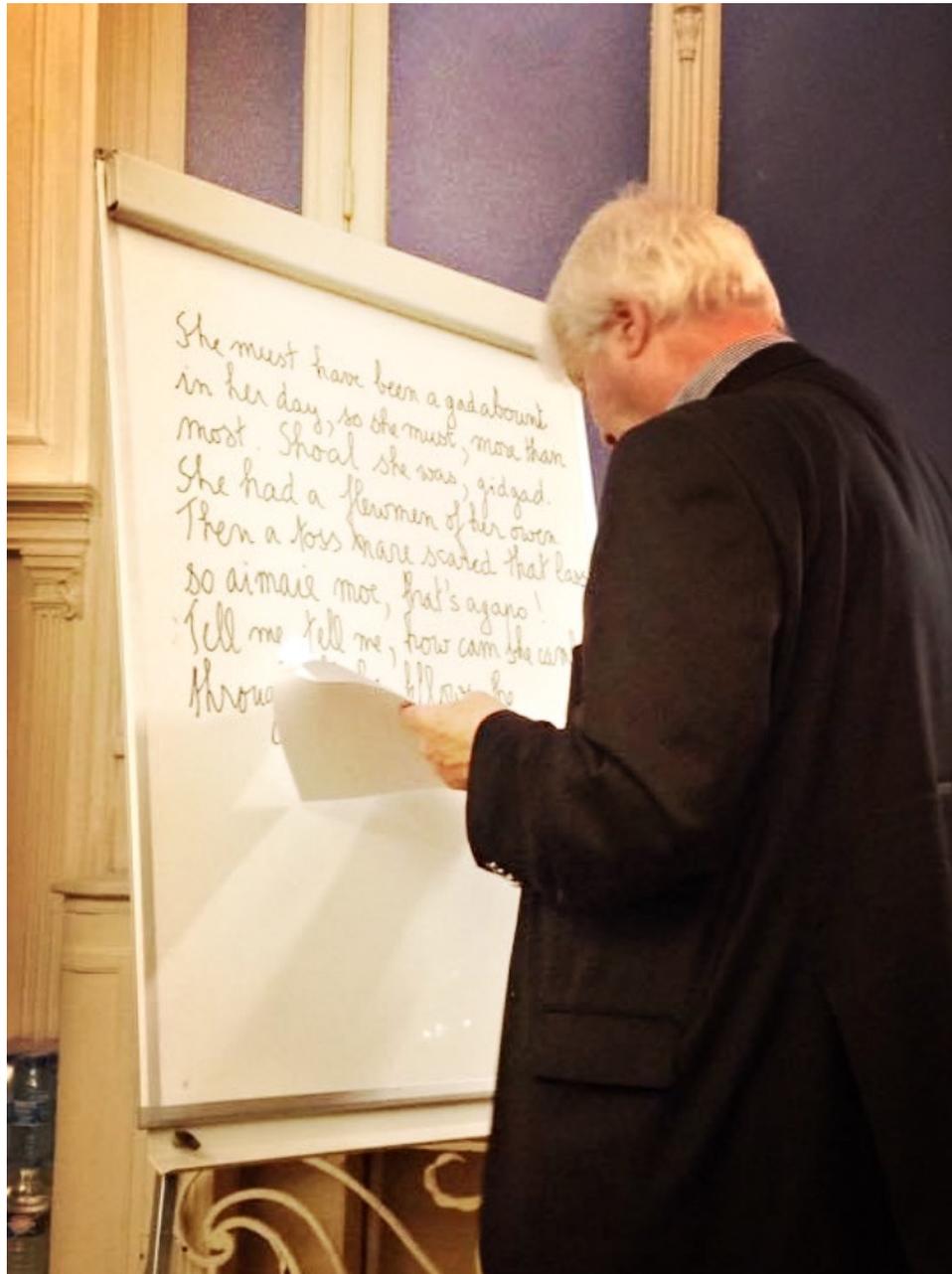
A. Pfauwadel nous indique que les fixations de jouissance échappent à la *genération*, à travers l'exemple des tentatives d'Edouard Louis pour correspondre à la norme mâle, tentatives qui échouent et qu'il évoque dans son livre « En finir avec Eddy Bellegueule »^[1].

Le propos d'A. Pfauwadel est explicite quant à la fonction de la norme mâle, qui apporte aussi une dimension symbolique dans la vie d'un sujet psychotique, sur laquelle il trouve un appui imaginaire pour faire « comme si ».

La conclusion d'A. Pfauwadel avec la proposition offerte par l'analyse d'un « savoir y faire avec les semblants du sexe et son mode de jouir » est très enthousiasmante face à la confusion des discours multiples qui nous entourent aujourd'hui, du fait sans doute de la pluralité des *Noms-du-Père*.

Enfin, cette conférence, accompagnée des textes, des Fétiches - Les Vidéos des J51 - transmises par l'ECF dans le cadre de la préparation aux 51èmes Journées, sont très enseignantes et abordables pour se repérer dans la clinique psychanalytique, d'orientation lacanienne.

^[1] Louis E., *En finir avec Eddy Bellegueule*, Editions du Seuil, 2014.



Pierre Naveau au siège de l'ECF à Paris, le 18 mai 2017

Agenda :

Les 51^{èmes} Journées de l'ECF

« La norme mâle »

Les 20 et 21 novembre 2021

En webinaire. Inscription sur le site de L'ECF.

Séminaire clinique de Touraine

Vendredi 3 décembre 2021 à 20h30

Invité : Philippe De Georges

Séminaire sur le thème de l'enfant , en direction des prochaines journées de l'Institut de l'Enfant, « Parents Exaspérés - Enfants terribles ».

